

peuvent être difficiles : la Muse a ses amants qui ne renoncent pas, la dénatalité est inconnue chez les poètes.

§

Et puis la poésie a ses aises partout. Quelle poésie, dans l'attente d'un peuple, anxieux de marquer d'un mouvement de foule qu'un enfant est né! Le bon peuple de Hollande souhaitait un garçon : cela fait plus sérieux, pour un trône; la princesse Juliana souhaitait une fille : ce fut une fille qui l'obtint. Mais l'enthousiasme ne tomba pas. Quel lyrisme, oui, dans la veillée devant le château. C'est miracle, d'ailleurs, qu'une femme ne se trouble point, quand toutes ces paires d'yeux sont proches, qui voudraient, dans la hâte où chacun est, des murs de verre, des fenêtres ouvertes, des lumières indiscrettes. La princesse Juliana a du cran. Et tout cela, qui sent le conte, qui tient des fées, du ciel, qui est la poésie enfin, pour aboutir à ce communiqué tout prosaïque (nous l'empruntons au *Journal*) :

« S. A. R. la princesse Juliana a donné naissance à une belle fille. L'état de santé de la mère et de l'enfant est actuellement satisfaisant. »

Une belle fille, une tulipe. Mais, la tulipe, c'est encore de la poésie. En avant, Fanfan-la-Tulipe! Cela se chante.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Concerts : Œuvres nouvelles de MM. Florent Schmitt et Darius Milhaud. — Opéra-Comique : première représentation d'*Esther de Carpentras* et de *Suifé Provençale*: reprise du *Pauvre Matelot*, de M. Darius Milhaud. — Mort d'Alexandre Georges.

On ne peut discuter les titres des œuvres plus que les goûts des auteurs, car en vérité, choisir le titre que l'on va mettre sur une œuvre c'est souvent un problème bien délicat, mais c'est toujours, en quelque manière, une façon d'affirmer son goût. Par les titres de ses ouvrages, M. Florent Schmitt proclame publiquement son humour, un certain esprit de blague et de calembour auquel il ne convient pas, d'ailleurs, d'attacher trop d'importance. Il lui arrive de qualifier comme une chose insignifiante un ouvrage digne d'être pris fort au sérieux, d'être admiré sans réserve. Et cette gam-

nerie qui lui fait choisir des plaisanteries ou des rébus (*Kérob-shal, Çansunik, Sonate libre en deux parties enchaînées, et* aujourd'hui *Suite sans esprit de suite*) n'est peut-être, en définitive qu'une pudeur très délicate, ou encore qu'une marque de dédain envers les snobs, l'auteur ayant l'air de dire : « Tenez, mes enfants, voilà de quoi vous amuser ! » alors qu'il nous propose beaucoup mieux qu'une plaisanterie et beaucoup plus qu'un délassement.

Cette *Suite sans esprit de suite* dont les Concerts Colonne, sous la direction de M. Paul Paray, nous ont donné la première audition, ne manque, en tous cas, nullement d'esprit tout court, si l'esprit du genre (entendez le plan classique) n'y est pas absolument respecté. Elle se compose de cinq mouvements, dont chacun porte non point le nom d'une danse, mais un titre évoquant personnes, choses ou pays. Le premier s'intitule *Majeza*. *Majeza* provocante et dédaigneuse tour à tour, ondule et tournoie voluptueusement, une touffe de jasmins sur l'oreille. Les buveurs, nous dit l'argument, la regardent, les yeux luisants d'un farouche désir. La musique ne prétend point montrer la touffe de jasmin dont se pare la danseuse, ni les yeux des buveurs luisants de concupiscence; mais elle fait mieux : elle exprime la volupté de la danse, elle traduit l'ivresse dont, en s'enivrant de rythme, la danseuse grise les spectateurs. L'orchestre est léger, transparent, puis s'enfle en un crescendo magnifique. Toute la scène, assez courte, est pleine de mouvement et de vie.

Le second tableau s'oppose parfaitement au premier. Il a pour titre *Charmilles*, et il suggère l'image verlainienne de beautés alanguies laissant leurs traînes frôler les feuilles mortes. Les vers des *Ingénus* reviennent à l'esprit :

Les belles, se pendant rêveuses à nos bras,
Dirent alors des mots si précieux, tout bas,
Que notre âme depuis ce temps tremble et s'étonne...

Un pur, un très pur chef-d'œuvre.

Le troisième, *Pécorée de Calabre* (venu du latin *pecus, pecoraia* signifie en italien bergère; j'imagine, sans en être certain, que c'est ainsi qu'il faut comprendre le titre énigmatique)

pécorée est une danse paysanne ensoleillée, vive comme une farentelle, bien populaire avec les éclats des cuivres, dans l'allégresse d'un beau dimanche.

Un *Thrène* suit : le cor anglais dit une phrase d'une noble tristesse, que reprend la flûte, puis un violon solo mêle sa voix à celle des bois, tandis que l'orchestre tout entier, discrètement, accompagne la mélodie déchirante comme un adieu.

Enfin *Bronx*. Bronx — on peut l'ignorer sans crime — est le nom de l'une des villes dont la réunion a formé New-York. La musique évoque les plaisirs des nègres, dans une atmosphère lourde d'alcool, de fumée, de jazz. Le contraste avec les pièces précédentes est violent, comme un retour soudain à la barbarie. Et certes l'auteur l'a voulu ainsi — mais la violence des nègres de Bronx ne fait pas oublier l'idéale déploration du thrène, ni la claire apparition sous les charmilles, et c'est au contraire la vision américaine qui se dissipe comme un cauchemar.

Cette *Suite sans esprit de suite* contient, en définitive, des pages qui sont parmi les plus belles qu'ait signées M. Florent Schmitt.

Le déplorable synchronisme des premières auditions m'a empêché d'entendre aux Concerts Padeloup les *Visages de Paris* de Mlles M. et Y. Aaron qui passèrent à l'heure précise où l'on donnait chez Colonne le nouvel ouvrage de M. Florent Schmitt. Pour la même raison, je n'ai pu entendre les mélodies de M. Lermyte, *Offrande de Ronsard* et *Sonnet de Bertaut*. On m'assure qu'elles sont délicieuses, ce qui ne m'étonne point, car je sais la sensibilité et le talent de leur auteur. Les mélodies de M. J. Clergue, *Mosquée*, *Salutation angélique*, et *Oraison dominicale*, ont été accueillies salle Favart avec le même enthousiasme très justifié qui avait salué la révélation de la *Mosquée* au Châtelet le 30 octobre. Enfin, Mlle Christiane Senart — si jeune et si parfaite pianiste — a donné au cours de la même séance une excellente interprétation du *Concertino* pour piano de M. Arthur Högner.

§

L'Orchestre Symphonique de Paris donnait son concert au profit de sa Caisse des Retraites, et pour assurer la recette — chacun sait que la musique, hélas, n'y suffit plus — avait engagé une fort jolie danseuse kurde, Mme Leila Bederkhan. Sur des musiques de Naggiar, Castelnuovo-Tedesco et Darius Milhaud, nous la vîmes tour à tour en jeune épousée et en reine du temps des Pharaons, en oiseau, en princesse du Liban, et, sous tous ces aspects si divers, elle fut toujours aussi jolie, aussi gracieuse, aussi charmante. On peut se demander si l'élément spectaculaire — comme on dit aujourd'hui — n'est point en contradiction avec le plaisir purement spirituel que l'on va chercher au concert, et si l'introduction de la danse sur l'estrade jusqu'alors réservée à l'orchestre et aux chœurs n'est pas un symptôme de décadence. La très belle interprète des musiques qui figuraient au programme de l'Orchestre Symphonique de Paris n'est pas en cause; son art la met en quelque sorte au dessus du débat. Mais s'adressera-t-on toujours à des artistes de cette qualité? On voit le danger, et l'on se demande ce que la musique gagnera finalement dans l'affaire, tandis qu'on aperçoit avec certitude tout ce qu'elle y peut perdre. Il ne s'agit nullement de hiérarchie : nul ne conteste la très haute valeur de certaines partitions chorégraphiques et nul ne prétend que l'art de la danse soit un art inférieur. Mais chaque chose doit être à sa place et la place de la danse est au théâtre, comme celle des drames lyriques. En accueillant ces hôtes étrangers, quelle que soit leur noblesse, le concert symphonique travaille à sa perte. Quand nos associations comprendront-elles que le salut pour elles n'est pas dans la recherche, la découverte et l'exhibition du mouton à cinq pattes, mais dans le travail? Mieux vaudrait ne donner qu'un concert par quinzaine, en composer soigneusement le programme et attirer le public par une exécution impeccable que de jouer une ou deux fois par semaine devant des salles aux trois quarts vides, qu'on essaie vainement de remplir, parfois, en usant de moyens étrangers à la musique.

La nouveauté musicale de ce programme était une courte pièce chatoyante de **M. Darius Milhaud**, *l'Oiseau*, gracieuse comme son titre. Et du même compositeur, en seconde audition venait cette pimpante *Suite Provençale* que nous retrouvâmes deux jours plus tard à l'Opéra-Comique. La musique construite sur des thèmes populaires appelle pour ainsi dire cette interprétation animée; tout le soleil et toute la joie du pays où M. Darius Milhaud vit le jour est dans ces rythmes marqués par le battement du tambourin et par les broderies du galoubet.

Esther de Carpentras est une fantaisie sur un livret de M. Armand Lunel : il existe dans le Comtat Venaissin des îlots de juifs, autrefois protégés par le Pape. L'une de ces communautés, celle de Carpentras, demande et obtient du cardinal-évêque l'autorisation de représenter le drame d'Esther à l'occasion de la fête du Pardon. La représentation est fantaisiste, comme les improvisations de la *commedia dell'arte*. Et les choses vont si drôlement que le très jeune cardinal, enflammé de zèle apostolique et tout soucieux de convertir ces Juifs, se trouve un moment jötter Assuérus presque au naturel. Cette aimable farce, qui reste légère jusque dans la pitrerie, a suggéré à M. Darius Milhaud une partition alerte et colorée, fort divertissante elle aussi. Au premier rang de l'interprétation brillent Mme Renée Gilly, MM. Balbon, Vergnes, Arnoult, Guénot, Hérent et Pujol. Les décors de Mme Nora Auric sont charmants.

Quant à la *Suite Provençale*, c'est un des ballets les plus réussis que l'on nous ait donnés en ces derniers temps (et combien nous en a-t-on fait voir, on peut dire de toutes les couleurs)! La chorégraphie de M. Constantin Tcherkass, aussi habile danseur qu'excellent maître de ballet, la grâce et la vivacité de Mlles Byzarti et Juanina, font merveille dans un très amusant décor de M. André Marchand.

M. Roger Désormière conduit les trois ouvrages avec cette sûreté et cette intelligence dont il est coutumier.

§

Alexandre Georges, qui était né à Arras en 1850, est mort à Paris en janvier. Elève de l'école Niedermeyer — comme

Gabriel Fauré et André Messager — il fut l'ami intime de Jean Richepin et dut sa célébrité à un album de *Chansons de Miarka*, tiré du roman *Miarka, la fille à l'Ourse*, et que chanta Jenny Passama. En 1905, l'album de *Miarka* devint un drame lyrique que donna l'Opéra-Comique avec Mme Marguerite Carré et Jean Périer. Quatre ans plus tôt, Alexandre George avait débuté au théâtre avec une *Charlotte Corday* que monta le théâtre lyrique du Château d'Eau. Il donna encore *Sangre y Sol* à Nice en 1912, et il laisse dans ses cartons quelques autres ouvrages. Son talent, la grande dignité de sa vie effacée, lui avaient valu la sympathie de tous.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Vuillard. — Vlaminck. — Soulas. — Cochet. — Marje Dormoy : *L'architecture française*. Editions de l'Architecture d'aujourd'hui.

A une centaine de mètres de distance, nous trouvons Vuillard (Bernheim) et Vlaminck (Galerie de l'Elysée). Deux pôles de la peinture contemporaine. Ce sont des Vuillards d'avant-guerre, pour la plupart de sa meilleure veine. Voici les salons bourgeois des années 1900, leurs bergères, leurs lampes voilées, leurs tapis roses et leurs tentures lie de vin. Comme Vuillard se plaît dans ce décor qu'il nous peint avec des minuties de tapissier ! Comme il sait en rendre l'atmosphère étouffée ! Nul mieux que lui n'a peint la vie intime ; et ses toiles, pour être pleinement goûtées, demandent aussi l'intimité et le recueillement.

On sait comment le peintre procède par touches menues, et comment il excelle à créer des rapports d'une délicatesse ravissante. C'est un art tout en nuances discrètes, ami des sonorités amorties et de la subtilité des ton sur ton. Vuillard semble craindre de forcer son talent : petits sujets, modération des couleurs. On est heureux que l'Institut ait accueilli un artiste qui réunit un ensemble de qualités très françaises, poussées à un suprême degré de raffinement et qui restera sans doute, avec Bonnard, comme notre plus grand coloriste.

Nous avons lu quelque part que Vuillard avait « le souci du décoratif ». Non. Vuillard a l'amour du décoratif. Il est